

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 14 (1876)  
**Heft:** 53  
  
**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-183962>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## SECONDE VOIX.

Tu peux chanter, Chillon ! Ce siècle te révere,  
Toi dont les murs sont triomphants ;  
Toi qui gardes encor des instruments de guerre  
Et dont le pied touche au Léman,  
Tu te plains du présent, mais le présent t'honore !  
Mais moi, méprisé chaque jour,  
Je vois la même main qui t'orne et te décore  
Insulter à ma vieille tour.

Je voudrais avec toi, dressé vers le nuage,  
Etre belle comme aux vieux temps,  
Et pour le batelier, perdu pendant l'orage,  
Servir de phare bienfaisant.  
Mais l'homme a mutilé ma taille droite et fière ;  
J'ai vu des maçons ignorants  
Contre mes murs vieillis où serpentait le lierre  
Appuyer des toits insolents.

Ces murs où résonnait le pas des hommes d'armes,  
Où le hibou pleurait le soir,  
Sont la chambre à coucher de quatre ou cinq gendarmes !  
Et j'ai vu dans mon désespoir  
Une triste maison m'enlever la lumière,  
M'étreindre sous ses vils mœllons,  
Et des volets vernis cacher mes meurtrières !  
J'ai subi les derniers affronts !

Et ces hommes d'hier qui vivront quelques heures,  
Qui méprisent mes six cents ans,  
Ils bâtissent ici de splendides demeures  
Comme s'ils disposaient du temps !  
J'en souris de pitié : architectes, manœuvres,  
Entassez le marbre et le fer !  
Hâtez-vous de finir ! Dans cinq cents ans votre œuvre  
Souffrira ce que j'ai souffert !

Vos salons qu'aujourd'hui vous trouvez magnifiques  
Seront détruits ou lézardés ;  
Quelques tas de débris resteront des portiques  
Que votre main avait sculptés !  
Moi je serai debout ! Vous serez en poussière !  
Ah ! délivrez la vieille tour,  
Si non vos petits-fils, imitant leurs grands-pères,  
Mépriseront votre œuvre un jour.

## PREMIÈRE VOIX.

Oh ! vous, puissants du monde, écoutez les prières  
Que la tour, qui jadis a protégé vos pères,  
Elève dans la nuit !  
Dégagez-la ! gardez comme un noble héritage  
Ses restes vénérés et mutilés par l'âge !  
N'outragez plus son front vieilli !

Votre palais est beau ; le site est magnifique !  
Que, parmi tant d'éclats, monument historique,  
La vieille tour se dresse et montre le ciel bleu !  
Et les enfants rêveurs, touchant ses vieilles pierres,  
Demanderont parfois étonnés, à leurs pères,  
D'où vient ce doigt géant qui semble montrer Dieu.

Laissez la vieille tour orner le paysage.  
A côté des splendeurs de votre Beau-Rivage ;  
Elle rendra pensif le spectateur charmé ;  
Et, vestige d'un temps où nous étions esclaves,  
Qu'elle montre aux Vaudois, maintenant sans entraves,  
Ce qu'était cette terre avant la liberté. P. C.

Monsieur le Rédacteur,

Dans notre vieux monde il existe des sceptiques  
par instinct, j'en connais plus d'un qui, s'ils y avaient  
un intérêt quelconque, nieraient d'être fils de leur

mère et prouveraient par  $a + b$  qu'ils furent chan-  
gés en nourrice.

Il y a quelque trente ans, par exemple, on fit  
paraître à Paris, un opusculé qui fut lu et traduit  
en plusieurs langues ; l'auteur y prouvait que Na-  
poléon I<sup>er</sup> n'avait jamais existé.

Depuis Voltaire jusqu'à Renan, voit-on autre chose  
que cela, le grand philosophe n'a-t-il pas essayé de  
prouver que l'histoire de Guillaume Tell n'est qu'une  
légende suédoise ?

Les Vaudois ne sont pas Voltairiens, ils conser-  
vent religieusement le culte de Tell, témoin tant de  
chansons, tant d'enseignes d'hôtels et de cabarets,  
témoin même le Tir fédéral et le bateau à vapeur  
de ce nom qui, tout dernièrement comme lui, toucha  
sans faire naufrage.

J'aime les peuples qui croient et ont de la foi ;  
ceux-là qui nient tout sont bien près de la déca-  
dence et de là à la barbarie, il n'y a qu'un pas. Je  
suis Vaudois et quand bien même on me prouverait  
que Guillaume Tell est un être imaginaire, que  
Gessler fut un canard et enfin que l'histoire de la  
pomme est une colle, je n'en ressentirais pas moins  
le besoin instinctif d'y croire envers et contre tout,  
même en dépit du Grand Voltaire. J'aime les tradi-  
tions, c'est le culte du passé et fussent-elles des il-  
lusions, de grâce qu'on me les laisse ces illusions,  
elles sont si douces à mon cœur !

Or, dans un village de la rive du Léman, nos  
pères plantèrent après 1798, près de la place d'ar-  
mes, un arbre de liberté, c'était un jeune peuplier.  
Après la révolution des bâtons de 1830, ce peuplier  
étant devenu un bel arbre, on fit découper dans une  
plaque de tôle un profil de Guillaume Tell en gran-  
deur presque naturelle. Il tirait sur un pommeau en  
ferblanc placé sur la tête d'un petit bonhomme qui  
représentait son fils. On riva cette silhouette sur une  
forte barre de fer et on fixa solidement le tout au  
peuplier. Ce symbole antique y est encore aujour-  
d'hui et chacun le respecte : Tell est à genoux, l'ar-  
balète est bandée et il enjoe la pomme presque à  
bout portant. Chacun pourrait croire qu'il ne peut la  
manquer n'est-ce pas ? Eh bien, c'est une erreur,  
car lorsque le vent agite le peuplier, la barre de fer  
dévie et l'arbalète porte à faux.

Ce détail est aussi futile que celui-ci : un pic en  
1845 trouvant dans le chapeau un abri protecteur y  
fit son nid et se croyant probablement dans l'inté-  
rieur de l'arbre, piquait si fort et si régulièrement  
le ferblanc qu'on aurait dit le roulement lointain  
d'un tambour.

Quelques vieilles femmes y voyaient des présages  
guerriers, d'autres prédisaient la démission des mi-  
nistres et les plus avisés annonçaient la révolution  
des Jésuites et la guerre du Sonderbon... Je vous  
fais grâce d'autres détails, si ce n'est que le peuplier  
se fait vieux, qu'il dépérit à sa base, que les vers  
le rongent jusqu'à la moelle, et enfin que le pic n'y  
niche plus et ne bat plus la caisse ; espérons-en de  
bons présages... et laissez-moi vous raconter la pe-  
tite anecdote que voici :

Un jour donc, un vieillard à cheveux blancs, qui jadis avait été châtelain sous le régime de fieu Leurs Excellences, nos très hauts et très puissants Seigneurs de Berne, causait sur la place d'armes avec un paysan venu d'un village perdu dans les bois du canton de Fribourg.

Notre Fribourgeois jetant les yeux sur le peuplier aujourd'hui presque séculaire et montrant du doigt le profil de Tell, s'adressa en ces mots au vieillard, dans son unique langage :

Mâ dité vey, Monchû lo Tsaffalan ! quète soce ?

— C'est Guillaume Tell, mon ami, qui va transpercer de part en part la pomme sans toucher son enfant. Ne connaissez-vous pas cette vieille histoire ainsi que celle du bailli Gessler ?

— Na Monchû, n'in nê jamais oyû parlâ. Tzancro raudjei ! ne mé sovigno pâ dé cin ! mâ compreigno...

— Que comprenez-vous donc ?

— Comprigno que lé adi lo grô que tiré sù lou piti.

Le Guillaume Tell paraît effectivement gros comparativement au moutard sur lequel il semble tirer.

Le vieillard puisant dans sa tabatière plusieurs prises de tabac d'Espagne, réfléchit un moment et trouvant le mot à la fois naïf, charmant et surtout vrai : Viens, dit-il, mon ami, et l'emmenant vers son feu, lui fit boire une fine bouteille de son meilleur en lui disant comme Pandore :

— Oui, mon cher, vous avez raison.

Ce vieillard aimé et estimé dans la contrée et à la mémoire duquel j'ai voué un culte d'amour et de respect, était mon père, et c'est de lui que je tiens cette bluette au demeurant assez insignifiante.

*Un abonné.*

### Lê vilhès et lê novallès mèzourès.

Air : Roulez tambours.

Lê conseillers, dè clliào que vont pè Berna,  
Du on part d'ans, l'aviont grantès cousons  
Que n'iaussè pas fauta de 'na lanterna  
Po gouvernâ et menâ lè cantons.

« Pourro frâres, que fein-no ice ?  
Que l'ao prédzâ on estafié,  
No faut miquemaquâ la Suisse,  
Et revesâ ; ç'arâ pe dié. » } bis.

Et du adon, dein totè l'ao tenâbliès,  
L'ont dégrussi on bocon dâo canton.  
L'ont fé dâi lois ; mâ lè plie misérâbliès,  
Sè sont niyès dein lo référandon.

Mémameint su lè z'allumettès  
L'ont décidâ on Arrêté ;  
L'ont démoli lè z'épolettès  
Et ne sé pas que n'ont pas fé. } bis.

Sè sont mèclliâ dè tsandzi lè mèzourès ;  
Po cein l'ont de : « Po lo bin dâo pâyî,  
Tsi lè Prussiens n'ein dza bin prâi dâi tsouzès,  
Ye foudrâi prâo vouâiti oquie à Paris. »

Et l'âi sont z'u queri lo mètrè  
Po déboquâ lo vilho pî.  
Cein est-te bon ? Lo faut bin crairè  
Pisque ye diont que cein va mî. } bis.

Mâ oreindrâi, que vont féré lè fennès,  
Kâ por aumâ lo bré ne vaut perein.  
Et po lézâ lè tsamps, lè bous, lè vegnès,  
Adieu la poussa ; c'est l'acre dè terrain.

Quin miquemaqu'et quin grabudzo,  
Que l'ont quie fé, clliào conseillés !  
C'est quâzu pî què lo déludzo, } bis.  
Kâ pè nion cein on ne vâi bé.

Et lè gros mâts dè cinq et dè dix livrès !

Et lè petits ? c'est po lo vilhò fai !

Kâ po pézâ lè caïons et lè vivrès,

Lo fein, la paille et la lanna et lo couai,

Ye faut tsandzi lè z'ébalancès

Et lè gros pâi que sont perot.

L'once s'ein va pè la metsance } bis.  
Et on no baillè lo kilo.

Mâ n'est pas tot. Noutrès pourrès quartettès,

Lè demi-pots, tot cein va âo rebut.

Ne sein fotus, kâ sein clliào petsolettès,

Coumeint savâi quand l'est qu'on a prâo bu.

Tsacon savâi po son thoraxe

Diéro l'âi faillai dè demi ;

Ora, po garni sa carcasse, } bis.  
Faut lo litre, lè dou déci.

Portâ-vo bin, pî, tâisès, pousès, oncès,

Pots, quartèrons, aumès, moulo, quintaux,

Copès, sèlâi. Lo bounan vo z'einfoncè,

Allâ gaillâ mourî pè l'hépetau.

Ora, veni clliào novès titres,

Grammès, déci, déca, hecto,

Mètre, kilo. Vive lo litre !

Pisque tint mé què demi-pot. } bis.

C.-C. D.

Deux braves Vaudois du district de Grandson, soldats au service de Napoléon I<sup>er</sup>, étaient convenus entre eux de ne point s'abandonner et de se prêter mutuellement secours au besoin. Un d'entre eux eut la jambe emportée par un boulet, à la bataille de Wagram, et il somma son camarade de tenir son engagement. Celui-ci le chargea sur ses épaules pour le porter à l'ambulance. Chemin faisant, un autre boulet vint enlever la tête au blessé, sans que le camarade s'en aperçut, et il continuait gravement sa route.

— Où allez-vous donc ? lui dit un officier qui le vit passer.

— Je vais porter mon camarade à l'ambulance.

— Comment, à l'ambulance ! mais il n'a plus de tête !

— Plus de tête !... A ces mots il jette son fardeau par terre et s'écrie en regardant le cadavre : « C'est un peu fort ; il m'avait dit qu'il n'avait qu'une jambe d'emportée. »

Un soldat voulant se faire affranchir, prétendait être myope. Le jour de la visite sanitaire, l'un des médecins lui dit en lui montrant un groupe de soldats à une certaine distance : Distinguez-vous le plus grand de ces hommes là-bas ?

— Lequel, celui qui a les galons ?

— Oui.

— Non ; je ne le vois pas.